Proposition de corrigé de sujet complet pour le concours Centrale

Muriel van Vliet – Isabelle Brault

Matthew B. Crawford, *L’éloge du carburateur*, *Essai sur le sens et la valeur du travail*, La Découverte 2016, p. 55 et suivantes.

« Une bonne partie de la rhétorique futuriste qui sous-tend l’aspiration à en finir avec les cours de travaux manuels et à renvoyer tout le monde à la fac repose sur l’hypothèse que nous sommes au seuil d’une énorme économie postindustrielle au sein de laquelle les travailleurs ne manipuleront plus que des abstractions. Le problème, c’est que manipuler des abstractions n’est pas la même chose que penser. **Les cols blancs sont eux aussi victimes de la routinisation et de la dégradation du contenu de leurs tâches, et ce en fonction d’une logique similaire à celle qui a commencé à affecter le travail manuel il y a un siècle. La part cognitive de ces tâches est « expropriée » par le management, systématisée sous forme de procédures abstraites, puis réinjectée dans le procès de travail pour être confiée à une nouvelle couche d’employés moins qualifiés que les professionnels qui les précédaient.** Loin d’être en pleine expansion, le véritable travail intellectuel est en voie de concentration aux mains d’une élite de plus en plus restreinte. Cette évolution a des conséquences importantes du point de vue de l’orientation professionnelle des étudiants. Si ces derniers souhaitent pouvoir utiliser leur potentiel cérébral sur leur lieu de travail tout en n’ayant pas vocation à devenir des avocats vedettes, on devrait les aider à trouver des emplois qui, par leurs caractéristiques propres, échappent d’une façon ou d’une autre à la logique taylorienne.

Ce ne sont pas toujours les impératifs du profit qui régissent l’expropriation du savoir des professionnels ; le secteur public n’est pas étranger à cette évolution. Les tests standardisés limitent l’autonomie pédagogique des enseignants ; la stricte rationalisation des sentences réduit la marge de manœuvre évaluative des juges. Paradoxalement, ce sont nos instincts politiques libéraux qui nous poussent dans cette direction centralisatrice : nous répugnons à ce que de simples individus concentrent trop d’autorité entre leurs mains. Avec sa déférence à l’égard des procédures neutres, le libéralisme est par définition une politique de l’irresponsabilité. Au départ, cette tendance part des meilleures intentions – protéger nos libertés contre les abus du pouvoir -, mais elle s’est transformée en phénomènes monstrueux qui élimine toute initiative individuelle, en particulier chez les salariés du public. Dans le privé, c’est la maximisation du profit plutôt que la méfiance envers l’arbitraire qui gouverne cette dynamique, mais le résultat est le même.

À l’origine, les « systèmes experts » - un terme créé par les chercheurs en intelligence artificielle – furent d’abord développés par les militaires pour satisfaire aux exigences du commandement opérationnel, avant d’être employés pour standardiser le savoir-faire industriel dans des domaines comme l’exploitation pétrolière ou l’entretien des lignes téléphoniques. Après quoi, ils furent appliqués au champ du diagnostic médical, puis à des activités hautement lucratives mais très opaques sur le plan cognitif, comme le conseil financier et juridique. Dans un ouvrage intitulé *The Electronic Sweatshop*, Barbara Garson explique en détail comment « un degré extraordinaire d’ingéniosité humaine a été mis au service de l’élimination de l’ingéniosité humaine ». D’après elle, tout comme dans le cas de la rationalisation taylorienne de l’atelier, la finalité des systèmes experts est de « transférer le savoir, les compétences et les capacités de décision des employés aux employeurs ». De même que l’analyse taylorienne des temps et des mouvements visait à fractionner chaque tâche en autant de parties élémentaires.

« L’ingénierie cognitive moderne applique une analytique similaire au travail intellectuel, explorant l’anatomie du processus de décision au lieu de celle de la maçonnerie. L’analyse des temps et des mouvements s’est transformée en analyse des temps et des processus mentaux (…). La construction d’un système expert passe par le *debriefing* d’un expert en chair et en os et le clonage de son savoir par un ingénieur spécialisé. Cette procédure d’interview peut durer plusieurs semaines, voire plusieurs mois. L’ingénieur cognitif observe le travail de l’expert et lui demande quels sont exactement les facteurs qu’il prend en considération au moment de prendre ses décisions sur une base apparemment intuitive. Au bout d’un certain temps, ce sont des centaines, voire des milliers, de règles implicites et de procédures empiriques qui sont passées à la moulinette par l’ordinateur. Il en ressort un programme capable de « prendre des décisions » ou de « tirer des conclusions » de façon heuristique au lieu de simplement effectuer un calcul mécanique. Tout comme un véritable expert, un système expert est censé pouvoir formuler des inférences à partir de données incomplètes ou aléatoires qui semblent suggérer ou exclure telle ou telle option. En d’autres termes, le système ouvert a recours à une forme de jugement (ou s’y substitue) ».

L’expert humain qui voit ainsi son savoir cloné accède en quelque sorte à une espèce d’immortalité et de superpouvoir. Mais ce sont ses collègues et ses successeurs qui sont définitivement expropriés à travers ces processus de centralisation de l’expertise. Comme l’écrit Garson, « cela signifie que, dans le secteur du conseil et des services aux personnes, de plus en plus de gens fonctionnent comme des diffuseurs plutôt que comme des créateurs ». C’est un processus tout à fait similaire que décrit Richard Sennett dans *La culture du nouveau capitalisme*, en particulier dans des secteurs d’avant-garde comme la haute finance, la technologie de pointe et les services sophistiqués : le véritable travail intellectuel y est toujours plus concentré aux mains d’une élite de plus en plus réduite. Il apparaît donc que nous devons adopter une vision plus désenchantée du « travail mental » et rejeter l’image d’une grande vague d’intellectualisation généralisée qui irriguerait l’entièreté du monde du travail. Bien au contraire, c’est plutôt un raz-de-marée de déqualification en col blanc qui s’annonce à l’horizon. Espérer une autre issue revient à compter sur une inversion de la logique fondamentale de l’économie moderne, qui alimente une sorte de « stratification cognitive ». Je ne vois d’ailleurs pas sur quoi un tel espoir pourrait d’appuyer, même si les leçons de l’histoire peuvent nous suggérer que ce type d’expectative pourrait être utilisée pour préparer à l’aliénation bureaucratique les jeunes gens qui entrent sur le marché du travail, de la même façon perverse que l’idéologie des arts et métiers préparait les travailleurs à la discipline de la chaîne de montage ».

**1/ Résumé du texte en 200 mots**

**Résumé 1 : dégager 4 points essentiels au brouillon et les articuler logiquement (on a ici détaillé plus qu’il ne le faudrait au brouillon pour aider les étudiants à mieux comprendre le sens du texte). Fixer un nombre de mots à viser pour restituer l’idée dans le résumé 2.**

* § 1 Une certaine idéologie vise à décourager les jeunes gens de se diriger vers les travaux manuels et à les motiver à faire un métier prétendument plus intellectuel, c’est-à-dire à devenir des cols blancs. Mais en réalité, ils vont subir la même monotonie au travail que des ouvriers à la chaîne, car une part de leur travail cognitif leur est ôtée par ceux qui les dirigent. Certains employés très qualifiés se voient en effet exproprier leurs compétences, qui une fois numérisées permettent de faire de sorte que des travailleurs moins qualifiés soient embauchés à leur place. La logique Taylorienne est présente dans les travaux manuels comme dans les travaux intellectuels. (→ objectif : 60 mots)
* §2 De plus, le problème de la standardisation ne se pose pas uniquement dans le domaine privé, mais également le public. Paradoxalement, des politiques libérales ont encouragé cela, car on a eu peur que de simples individus aient trop de pouvoir entre leurs mains. La conséquence est que toute initiative individuelle s’en trouve annihilée, en particulier dans le secteur public, du fait que les travailleurs ne se sentent plus responsables de leur travail. Dans le privé, c’est au contraire pour maximiser le profit que cette standardisation se réalise. Des logiques différentes dans le public et dans le privé aboutissent donc à la même absence totale d’esprit d’initiative. (→ objectif : 60 mots)
* §3-4 Des « systèmes experts », qui ont certes eu leur légitimité dans des domaines comme le militaire, sont abusivement appliqués par contre dans des domaines où l’on finit par ôter toute ingéniosité aux employés, le pouvoir décisionnel se concentrant en effet entre les mains d’une élite restreinte d’employeurs. Pour ce faire, on enregistre les facteurs décisionnels d’un expert en chair et en os jusqu’à pouvoir obtenir les mêmes résultats que lui par programmation (→ objectif : 50 mots)
* § 5 Cette fermeture du monde des experts sur une petite élite nous conduit à désenchanter le travail intellectuel et à remettre en question la croyance en une intellectualisation généralisée. L’intelligence numérique croît, déqualifiant les corps blancs, abreuvés d’une rhétorique mensongère qui les prépare à l’aliénation bureaucratique (→ objectif : 30 mots).

**Second résumé : reformulation et visée du nombre de mots escomptés**

L’idéologie actuelle décourage les jeunes de se consacrer aux travaux manuels, au profit de métiers prétendument plus « intellectuels ». Toutefois, ces cols blancs vont en réalité subir la même monotonie au travail que les cols bleus, puisque presque tout travail cognitif va leur être progressivement ôté par la numérisation des compétences, selon une logique taylorienne en expansion. (57 mots)

La standardisation s’impose en effet dans les domaines privé et public. Dans le public, étonnamment, ce sont des politiques libérales qui l’ont encouragée. Pour éviter que des fonctionnaires cumulent trop de pouvoir, on a préféré annihiler toute initiative et responsabilité ; tandis que dans le privé, c’est pour maximiser le profit. Ces deux logiques aboutissent donc à l’absence d’initiative. (63 mots)

Des « systèmes experts » ont certes leur légitimité dans le domaine militaire, mais les appliquer partout conduit à ôter toute ingéniosité aux employés, le pouvoir décisionnel se concentrant entre les mains d’une élite. Ils enregistrent en effet les facteurs décisionnels d’experts pour obtenir les mêmes résultats que lui par programmation (51 mots)

Cet élitisme dégrade le travail intellectuel, l’intellectualisation n’étant en réalité nullement généralisée. L’intelligence numérique déqualifie les corps blancs, abreuvés d’une rhétorique mensongère qui les prépare à l’aliénation bureaucratique (33 mots).

Total : 204 mots.

**Dissertation : Dans *L’éloge du carburateur*, Matthew Crawford déplore que « Les cols blancs [soient] eux aussi victimes de la routinisation et de la dégradation du contenu de leurs tâches, et ce en fonction d’une logique similaire à celle qui a commencé à affecter le travail manuel il y a un siècle. La part cognitive de ces tâches est « expropriée » par le management, systématisée sous forme de procédures abstraites, puis réinjectée dans le procès de travail pour être confiée à une nouvelle couche d’employés moins qualifiés que les professionnels qui les précédaient ». En confrontant ce propos aux trois œuvres du programme, vous questionnerez les menacent qui pèsent sur le monde du travail.**

**Proposition de corrigé :**

**[Introduction :]**

[Accroche] Dans *Le capital* de Karl Marx est interrogé l’épisode historique dit « des Luddites » où des machines sont venues concurrencer les ouvriers anglais pendant la Seconde Révolution Industrielle. Ces derniers cassent les machines, ressenties comme une forme de menace à leurs conditions de travail et de vie. Marx explique l’erreur de ces ouvriers : ce ne sont pas les machines qui dégradent le travail, mais la manière capitaliste de les utiliser en divisant profondément le travail entre ceux qui possèdent les moyens de production et donnent des ordres et ceux qui n’ont que leur force de travail à vendre et doivent exécuter ces ordres.

[Analyse de la citation] Toutefois, la standardisation de nos conditions de travail et ses conséquences délétères ne se restreignent pas au seul monde de l’usine et de la grande industrie, car elle envahit sournoisement toutes les sphères du travail qui sont susceptibles d’être numérisées et de faire l’objet d’une programmation informatique. Tout métier est susceptible d’être menacé par la mécanisation. [Citation recopiée] C’est ce que soutient le philosophe bricoleur mécanicien Matthew Crawford dans son étonnant *Éloge du carburateur, essai sur le sens et la valeur du travail*, publié en 2009 : « Les cols blancs sont eux aussi victimes de la routinisation et de la dégradation du contenu de leurs tâches, et ce en fonction d’une logique similaire à celle qui a commencé à affecter le travail manuel il y a un siècle. La part cognitive de ces tâches est « expropriée » par le management, systématisée sous forme de procédures abstraites, puis réinjectée dans le procès de travail pour être confiée à une nouvelle couche d’employés moins qualifiés que les professionnels qui les précédaient ». [Thème] Son objet consiste ici à comparer travail manuel, travail industriel et travail intellectuel en termes de valeur et de sens. [Thèse] Sa thèse consiste à défendre que le travail industriel et le travail intellectuel sont tous deux menacés par une forme de routinisation. Que ce soit à la chaîne ou derrière un ordinateur dans un bureau, nous ne sommes bien souvent plus invités à « penser par nous-mêmes » et à prendre des décisions ou bien même à réfléchir. Nous sommes réduits à remplir des fichiers prédéterminés, à réagir à des formulaires, à obéir à des programmes mécaniquement. Cette thèse est paradoxale, car habituellement, les cols blancs ont tendance à imaginer qu’ils sont plus « importants » que les autres, qu’ils développent plus d’intelligence vive au cours de leur journée. Crawford essaie de démystifier cette fausse croyance dont on abreuve les jeunes étudiants en les poussant tous à préférer des études intellectuelles plutôt qu’une formation pratique, mobilisant des gestes techniques. La routinisation guette aussi les cols blancs.

[Problématisation] Quelles sont les différentes formes d’asservissement qui guettent le monde du travail, qu’il soit exercé manuellement ou bien intellectuellement, dans le privé ou bien dans le public ? Est-on à l’abri dans le monde du travail intellectuel de la logique taylorienne qui s’est abattue sur le travail manuel avec la Seconde Révolution industrielle ? Ou bien pense-t-on de moins en moins, là aussi ? (I.) Est-ce qu’un travail manuel non industrialisé et non numérisable ne serait pas un refuge pour redonner sens et valeur au travail (II.) ? [Annonce du plan] Dans un premier temps, nous défendrons certes, avec Crawford, que le travail intellectuel n’est pas exempt d’asservissement très divers, y compris dans la sphère des manageurs, et qu’il faut dénoncer la mystification qui écarte les étudiants des métiers manuels au profit des seuls métiers intellectuels, sous prétexte qu’on y « penserait » plus. Cela nous conduira, dans un second temps, à approfondir et prolonger la thèse contenue dans la citation, en allant même jusqu’à défendre avec Crawford que c’est le travail manuel seul qui peut être une valeur refuge pour redonner sens au travail, par l’acquisition de gestes techniques et du développement d’une pensée technique réellement intelligente. Toutefois, nous nuancerons dans une troisième partie son propos, en défendant que le travail manuel a lui aussi ses asservissements spécifiques, même quand il n’est pas industrialisé et que le travail intellectuel peut demeurer passionnant, à certaines conditions que nous tenterons de préciser.

[Œuvres du programme] Pour illustrer notre propos, nous nous appuierons sur *Les géorgiques* de Virgile, poème de l’Antiquité romaine qui loue comme Crawford le travail manuel et magnifie le geste technique et ce qu’il suppose d’ingéniosité. Nous puiserons nos exemples également dans *La condition ouvrière* de Simone Weil, paru de manière posthume en 1951*,* où l’on saisit à la fois la stérilité d’une pensée qui ne se confronterait pas à la vraie vie, c’est-à-dire celle des idéologues qui restent dans leur tour d’ivoire, et l’oppression sociale à laquelle les travailleurs doivent faire face quand le travail s’industrialise. Dans *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, pièce de théâtre jouée pour la première fois dans les années 1960, on interroge avec ironie les vicissitudes du monde du management ainsi que les tentatives pour s’inspirer des pensées libertaires de Mai 68 pour repenser la spontanéité et l’ingéniosité au travail.

**[Développement]**

**[Thèse I, celle de Crawford :] Des formes d’asservissement très fortes guettent le monde du travail intellectuel (et pas seulement la sphère du travail manuel qui s’est mécanisée). On numérise également le travail des experts, sans qu’ils en aient toujours bien conscience, et ce par le biais de « systèmes-experts », qui exploitent les compétences de vrais experts jusqu’à les remplacer par des programmes numériques « intelligents ». Beaucoup de travailleurs prétendument « intellectuels » ne sont en effet amenés ni à penser par eux-mêmes, ni même à avoir une quelconque initiative.**

**[Argument 1] Certes, le travail manuel, une fois mécanisé avec l’industrialisation, est bel et bien source d’asservissement.** [Ex 1, CO 229] Comme le dit Simone Weil dans « Expérience de la vie en usine », le travail mécanisé nous fait subir à la fois la dure nécessité de la nature des choses, pour répondre à des besoins naturels et nécessaires, mais aussi et surtout l’oppression sociale. Le travailleur en usine se ainsi trouve constamment humilié : « Depuis le moment où on pointe pour entrer jusqu’à celui où on pointe pour sortir, on est à chaque instant dans le cas de subir un ordre. Comme un objet inerte que chacun peut à tout moment changer de place ». Les ouvriers se sentent ne compter pour rien. Ils sont comme réifiés, aliénés, devenus eux-mêmes des machines. On les fait même rentrer littéralement dans des machines, une expérience que Weil raconte dans le « Journal d’usine », qui n’est pas au programme, mais qui nourrit sa réflexion globale sur « les causes de la nécessité et de l’oppression sociale » dont notre corpus explore les diverses facettes. La machine est un mystère pour l’ouvrier, car on ne lui en explique pas tout le mécanisme et qu’il n’ose déranger les contre-maîtres quand il ne comprend pas son enrayement, de peur de se faire « engueuler » (CO 161). Il préfère « couler le bon » en silence et se sentir humilié de ne pas savoir faire, de n’avoir pas saisi le tour de main plutôt que de risquer les brimades et la mise à pied. [Ex 2 GO 96] La cadence de la vie en usine n’a effet rien à voir avec le rythme naturel du travail des champs, seul à permettre de prendre conscience de la beauté du travail accompli et de jouir véritablement de ses fruits, comme le raconte Virgile. Les paysans, après avoir soigné la vigne, rendent ainsi hommage au dieu du vin Bacchus en jouissant librement du fruit de leur dur labeur : « conduit par la corne, le bouc sacré se tiendra près de l’autel, et nous rôtirons ses grasses entrailles sur des broches de coudrier ».

**[Argument 2] Mais le travail intellectuel, qui semblait dans un premier temps prémuni contre les différentes formes d’oppressions, subit actuellement la même standardisation que le travail manuel avec le Taylorisme et le Fordisme au début du XXème siècle.** Les travailleurs intellectuels sont de fait de moins en moins amenés à « penser » et on fait d’eux des robots sans responsabilités véritables, de sorte qu’ils prennent de moins en moins d’initiatives. [Ex 1 PDB 39] Comme le révèle le comique de répétition activé par Vinaver au début de chacun des six mouvements de la pièce, le représentant Lubin semble agir de manière routinière, comme un robot, pour vendre coûte que coûte ses produits, par des techniques de « force de vente » tournées complètement en ridicule : « Lubin : Quelque chose de sensationnel aujourd’hui pour vous madame Lépine / Madame Lépine : Comme chaque fois / Lubin : Vous allez voir / Madame Lépine : Je vais rien voir du tout ». La scène est comique pour les spectateurs de ce second mouvement de la pièce, car le premier mouvement avait déjà commencé exactement de la même manière, avec tout aussi peu de succès de vente pour le pauvre Lubin. Tout se passe comme si Lubin était un pantin fantoche qui révèle la vanité du monde de la production de masse et de la consommation de masse, d’autant plus qu’il sera mis à pied après des années de « loyaux » services et vanté pour son dévouement corps et âme à l’entreprise ! Les « systèmes-experts » sont pour les employeurs le moyen de diriger les employés, mais aussi de mobiliser des employés de moins en moins qualifiés, en leur apprenant simplement à utiliser des systèmes-experts que d’autres, plus spécialisés, ont contribué par leur expérience à forger. Même le management et le marketing n’échappent pas non plus à cette routinisation généralisée. [Ex. 2] Dans *Par-dessus-bord*, Jack, embauché avec Jenny pour relancer la dynamique de l’entreprise par Benoît, annonce qu’il va « aider à définir [les] objectifs établir [la] stratégie élaborer [les] plans », mais juste après cette annonce, des danseurs, masqués et vêtus en enquêtrices investissent la salle et posent en rafale des questions pour réaliser un sondage qui tourne au ridicule et à l’absurde. L’usage de la technique du sondage, sorte d’*audit* ici destinée à prendre le pouls du marché, pour chiffrer des données et numériser des éléments, se déconnecte ici totalement de toute réalité pour entrer dans un véritable délire : « Avez-vous été à la selle pendant ces dernières vingt-quatre heures etc. », demandent les enquêtrices au public venu assister au spectacle. L’absence de ponctuation fait perdre tout sens aux phrases qui s’enchaînent mécaniquement les unes aux autres…Les enquêtrices semblent ne plus faire preuve d’intelligence et de spontanéité, mais se rapprocher dangereusement de « chat-bot » ou « d’e-bot » insensés. Le sondage est proprement ici dysfonctionnant. La mise en scène proposée par Vinaver au travers des didascalies accentue cet effet d’accumulation insensé de questions répétitives : les enquêtrices doivent continuer, « dans un chuchotis qui ne cesse de s’accélérer, de poser les questions de l’enquête » (PDB 118). [Ex. 3] Dans l’ouvrage de Weil *La condition ouvrière*, les patrons semblent parfois autant asservis à des protocoles que les ouvriers et ne pas être beaucoup plus libres qu’eux. Certes, le pire est le cas de l’ouvrier soumis à la routine de la taylorisation : « La contrainte. Ne jamais rien faire, même dans le détail, qui constitue une initiative. Chaque geste est simplement l’exécution d’un ordre » (CO 162). Mais les patrons sont eux aussi, contre toute attente, pris dans l’engrenage fatal du capitalisme sauvage, ce que Weil pointe, contrairement à Marx, qui n’en fait pas état. Elle est conduite à cela car elle dialogue avec les patrons, par le biais de lettres et d’entretiens destinés à préciser son enquête sur le monde ouvrier. C’est le cas notamment avec un certain Detoeuf, patron auquel elle écrit, et qui lui avoue avoir mis plus d’un an à saisir le fonctionnement de sa propre usine et s’y être senti au début totalement perdu, alors qu’il compte paradoxalement parmi les directeurs. « Tout d’abord, l’impitoyable loi du rendement pèse sur vos chefs comme sur vous » (CO 86).

**[Argument 3] Le plus insidieux est toutefois encore la manière dont cette idéologie est présentée aux étudiants.** On leur fait croire qu’ils « penseront » plus en passant par la faculté qu’en apprenant des compétences techniques sur le terrain, par exemple, en alternance. On laisse à penser à tous les jeunes que manipuler des abstractions les rendra plus heureux que d’apprendre à faire des gestes techniques et à développer une pensée technique. Or, cela relève complètement du préjugé non interrogé et infondé, démontre Crawford. De fait, le capitalisme se construit sur des idéologies, des mythes, qu’il faut pointer pour s’en prémunir. Dans son essai consacré à démystifier « La rationalisation » dans *La condition ouvrière*, Weil pointe tout d’abord le mythe de l’organisation scientifique du travail et de la prétendue « rationalisation » inventée par Taylor. Taylor est obsédé par « cette unique préoccupation de pousser toujours davantage la cadence des ouvriers » (CO 205). Mais d’autres idéologies viennent aussi vanter le travail des managers, comme si leur métier était plus libérateur et passionnant que celui des travailleurs manuels. Or, Margerie, l’Américaine, épouse de Benoît au début de la pièce de Vinaver, se moque des étudiants en management, qui deviennent de plus en plus stupides une fois pris dans la folie du capitalisme sauvage : « Aussitôt quittée l’université ils devenaient des petits managers puants qui ne pensent plus à autre chose que *manage their business* alors je suis partie ». Et elle poursuit son réquisitoire face à Benoît : « les étudiants ils sont très bien tu sais quand je suis allée sur les barricades j’ai senti que tout était pas encore foutu mais toi tu deviens tous les jours un petit peu plus manager un peu plus con » (PDB 69). Le métier des managers se résume bel et bien lui aussi à une routine, que Margerie résume en trois mots : « Manger travailler dormir » (PDB 69). Il semble que personne n’échappe donc à une standardisation extrême des tâches, jusque dans les prétendues « hautes sphères » de l’entreprise. Qu’a-t-on mis en tête de ces étudiants qui s’intéressaient peut-être vraiment, initialement, à l’amélioration du travail en entreprise, pour qu’ils se focalisent finalement uniquement sur l’argent, leur carrière, le profit de leur entreprise ? Benoît ne se prive pas de répéter à sa femme qu’elle l’a épousée pour son argent (PDB124), mais celle-ci rétorque qu’il commence à le lui faire détester : « L’argent l’argent tu vas finir par me dégoûter de ton argent » (PDB 125). L’abstraction suprême à laquelle on nous fait croire dès l’enfance et pendant les études est bien l’argent, cette idole pour laquelle tout le monde en vient à inverser les valeurs qui était les siennes. Weil point la mesquinerie des objectifs qui occupent l’esprit de chaque travailleur : « obsession des sous ». Par contraste, Virgile rappelle combien le bonheur rime avec la sobriété et l’aspect simple et concret de la vie des bergers d’Arcadie…Il raconte au livre quatrième l’histoire du vieillard de Corcyre, qui avait planté au milieu des broussailles des légumes bien espacés : « avec ces richesses, il s’égalait, dans l’âme, aux dieux » (GO 152). La vie paysanne dépeinte par Virgile semble une vie loin du luxe, des apparences, et au contraire consacrée à l’essentiel, aux remplissements des besoins naturels et nécessaires qui garantissent une vie simple, mais authentique et heureuse. Une éthique se dégage de son ouvrage : « suivre la nature », c’est se prémunir de toutes les rhétoriques, sophistiques, discours creux. Cela figure également dans le livre deuxième de Virgile, où les travailleurs, peuvent s’offrir « du moins un repos assuré, une vie qui ne sait point tromper, riche en ressources variées ». Il décrit en effet « une jeunesse dure aux travaux et habituée à peu » (GO 100).

**[Transition :]** Cette menace de routinisation qui pèse sur le travail manuel autant que sur le travail intellectuel, dans le secteur privé autant que dans le secteur public, suppose de redéfinir continûment le sens et la valeur du travail. Quel doit en être le modèle ? Comment se sentir libre au travail ? Comment éviter d’être pris par des mécanismes de répétition qui créent de la monotonie ? Quelle sobriété viser ?

**[Thèse II, prolongement de celle de Crawford, pour aller jusqu’au bout de sa thèse :] Il faut chercher dans le travail manuel non mécanisé un refuge pour repenser le vrai sens et la vraie valeur du travail.** C’est le fait de connaître un milieu, de maîtriser des outils, de bien interpréter des situations nouvelles, de réfléchir à une nouvelle manière de résoudre un problème technique, qui rend heureux au travail, car on mobilise non seulement des gestes techniques dont on s’est rendus maîtres par l’exercice répété et l’expérience, mais aussi la pensée technique. « Au travail donc, cultivateurs ! apprenez les procédés de culture propre à chaque espèce », recommande Virgile (GO 75). On est ainsi reconnu pour des compétences véritables, qualitatives, au sein d’une bienheureuse communauté des métiers, à laquelle on participe comme dans une ruche industrieuse, ce qu’évoque à titre d’image le Livre quatrième des *Géorgiques*. On se reconnaît soi-même dans ce que l’on produit, on y imprime sa marque, en *se* confrontant au réel, au lieu de ne manipuler que des abstractions froides hors sol. Ce type de travail, très concret, ne peut jamais être remplacé par un quelconque « système expert », donc on se sent garantis que notre travail ne nous sera pas ôté à terme par des logiciels mobilisant l’intelligence artificielle. L’autarcie garantit une forme d’émancipation du système des dépendances. Le fait d’apprendre des gestes techniques divers et variés évite de se sentir pris, comme le dit Weil, dans la monotonie de gestes insignifiants, dictés par autrui, qui, quand on en prend conscience, non seulement épuisent le corps, mais surtout « rétrécissent » l’âme (CP 61), qui en sort racornie : « Cette situation fait que la pensée se recroqueville, se rétracte, comme la chair devant le bistouri »…Weil raconte toutefois ce qui se passe dans un atelier où l’on échappe à la cadence de la chaîne et à la bureaucratisation à outrance : « une équipe de chaudronniers travaille autour de grandes tables ; travail accompli en équipe, fraternellement, avec soin et sans hâte ; travail qualifié où il faut savoir calculer, lire des dessins très compliqués, appliquer des notions de géométrie descriptive » (CO 59). Dans cet atelier, on se sent chez soi, dit-elle, car le chef d’équipe ne vient jamais. Dans ce petit atelier, règne en effet encore l’esprit des métiers artisanaux d’autrefois, très différent de l’esprit du travail mécanisé, à la chaîne. C’est cet esprit de camaraderie de l’atelier qui devrait régner dans toute l’usine, or, ce n’est malheureusement pas le cas. Comme elle le déplore dans les premières pages de l’essai « Expérience de la vie d’usine » : « si c’était cela, la vie d’usine, ce serait trop beau » (CO 226).

[**Argument 1] Seul le travail manuel non industrialisé nous rend qualitativement compétents, par exercice répété et dispositions acquises.** Le geste technique se fait plus précis, plus efficace et notre maîtrise de la nature nous satisfait. Virgile magnifie chaque geste, par exemple la technique du brûlis au livre premier. Quand vinrent les différents arts, « tous les obstacles furent vaincus par un travail acharné et par le besoin pressant en de dures circonstances » (GO 47). Il détaille toutes les « armes » des rudes campagnards : le van mystique de Bacchus est mentionné au livre 1 (GO 48), mais aussi la charrue. Il explique, pour réaliser cette dernière, comment imprimer la forme de l’areau courbe : « on y adapte, du côté de la racine, un timon qui s’étend de huit pieds en avant, deux oreillons et un sep à double revers » (GO 48). Ces compétences techniques acquises par entraînement et observation permettent de subvenir aux besoins naturels et nécessaires. Rien n’est factice dans un tel travail manuel, tout est authentique. On y accède à une forme de pureté et de vérité éternelle. Saisir ces gestes ancestraux, c’est s’insérer dans le cycle de la nature et des traditions qui se perpétuent ainsi de génération en génération : « Le travail des laboureurs revient toujours en un cercle, et l’année en se déroulant le ramène avec elle sur ses traces » (GO 96). Simone Weil raconte aussi le bonheur d’attraper le tour de main et de rejoindre le rythme ininterrompu de la machine, en saisissant ce que chaque main doit faire. Il faut interroger « parfois la joie du travail, la fierté de l’effort accompli » (CO 83). Malgré le malheur de cette condition ouvrière, des instants de grâce se dégagent, quand elle se dit heureuse de gagner sa vie à la sueur de son front, en mesurant ses propres forces, en même temps que ses propres faiblesses. Mais aussi quand des sourires sont échangés, brisant l’anonymat du monde de l’industrie.

[Argument 2] **La pensée technique accompagne le travail manuel** : elle est ingénieuse, reposant sur un subtil bricolage, qui oblige à faire feu de tout bois, à utiliser les moyens du bord, en nombre nécessairement fini. Il faut remonter du cas à la règle, et pas simplement déduire le cas de la règle prédéterminée. On le remarque en lisant le « Journal d’usine », qui n’est pas au programme, mais dont les schémas techniques pour saisir le fonctionnement des rouages nourrit la réflexion dont notre corpus fait état sur la fascination pour la technique qui anime également Weil « En dehors de tout cela, les machines par elles-mêmes m’attirent et m’intéressent » (CO 72), avoue-t-elle à Simone Gibert, qu’elle enjoint de se livrer à un « travail suivi », sous peine de n’être « bon à rien dans aucun domaine » (C0 75). L’activité au travail doit mobiliser conjointement le corps et l’esprit, l’action et la pensée : « Car la réalité de la vie, ce n’est pas la sensation, c’est l’activité – j’entends l’activité et dans la pensée et dans l’action » (C0 73). Cette même idée se retrouve chez Virgile qui dit que le travail avec sa pénibilité est ce qui stimule l’intelligence humaine et permet l’invention des techniques, des « arts » (la greffe, la taille des arbres, l’élevage) en un mot assure le développement de la civilisation. Virgile loue l’enthousiasme qui découle du travail et qui donne du plaisir : « Il y a un plaisir à planter Bacchus sur l’Ismare et à vêtir d’oliviers le grand Taburne ». L’agriculteur sera fier grâce à son labeur de défier les lois de la nature et de redonner vie à la terre si « c’est une loi du destin que tout périclite et aille rétrogradant ».

[Argument 3] **Le travail intellectuel nous perd dans des abstractions, hors sol.** Seul le travail manuel nous place au contact du concret, de la vraie vie, en compagnie de vraies gens. Nos idéologies tombent les unes après les autres quand on les confronte au réel. Simone Weil est heureuse de sortir, grâce au travail en usine, de l’abstraction de la philosophie : « J’ai le sentiment, surtout, de m’être échappée d’un monde d’abstractions et de me trouver parmi des hommes réels » (CO 72). Elle est heureuse d’oublier sa vie de professeur et de passer d’un métier abstrait à un métier manuel : « Mais chose bizarre, j’y pense rarement. J’ai une faculté d’adaptation presque illimitée, qui me permet d’oublier que je suis « professeur agrégé » en vadrouille dans la classe ouvrière » (CO 53). Elle se moque des « grrrands [sic] chefs Bolcheviks » qui n’ont sans doute jamais mis le pied dans une usine (CO 51). « La politique m’apparaît comme une sombre rigolade », dit-elle : les grandes idéologies se brisent contre la réalité (CO 51) comme autant de songes creux. Virgile donne l’exemple des abeilles qui ont pour lui « une parcelle de l’intelligence divine » et sont un modèle de travail acharné et réparti, source de bonheur et de gloire. Leur succès est lié à leur prudence et à leur ingéniosité : « Elles ne s’éloignent pas trop de leurs demeures quand la pluie menace ; souvent elles emportent de petits cailloux, qui leur permettent de se maintenir en équilibre dans le vide des nuées ». Elles ont bien compris l’intérêt de la répartition des tâches nécessaire à l’œuvre commune : « Les unes veillent à la subsistance, et, fidèles au pacte conclu, se démènent dans les champs ; d’autres épaississent le miel le plus pur et gonflent les alvéoles d’un limpide nectar ». Dans la pièce de Vinaver, souvent, les protagonistes donnent l’impression de brasser de l’air et de rester dans des abstractions stériles. Ils se réfugient derrière des terminologies américaines pour masquer la vanité de leurs compétences. La bureaucratisation crée des échanges absurdes et non-productifs : « Passemar : J’ai aussitôt fait une note de service à Monsieur Olivier avec copie à Monsieur Dutôt / Dutôt : Je m’en torche de vos notes de service moi il me faut la camelote mes représentants foncent à mort avec leur promotion » (PDB 18). Jack utilise des termes anglais pour accentuer l’importance de ses techniques de *brainstorming*, de *marketing* : « « Non je trouve ça absolument parfait the *only thing* is quand vous allez *briefer* l’agence enfoncez leur bien dans la tête qu’il ne suffit pas d’avoir tout analysé il faut qu’ils vivent la situation avec une grande intensité le consommateur est une grande bouche et un grand cul faut que ça entre et que ça sorte par où ça sort c’est ça qui nous intéresse » (PDB 84)…Certes, Jack en appelle à un retour au corps et au vécu, mais on ne sait pas si ce qu’il fait est complètement superficiel ou bien ramène vraiment à l’essentiel : Vinaver nous trouble quant à ce qu’il veut vraiment nous dire et la conséquence est de mettre en crise tous les nouveaux métiers liés au marketing, packaging, etc., très liés à l’avènement de la société de consommation.

**[Thèse III] Toutefois, il faut nuancer la thèse de Crawford et relativiser les conséquences radicales qui sont les siennes, à savoir, une revalorisation extrême du travail manuel, telle que tout travail intellectuel semblerait désormais vain.** Nous défendrons de manière plus nuancée que lui dans ce texte que le travail manuel, même hors de sa forme taylorienne, peut être extrêmement asservissant et que ce ne sont que certains travaux manuels spécifiques qui ne se traduisent pas par une pénibilité extrême du travail, un épuisement du corps. Et, par contraste, beaucoup de travaux intellectuels ne sont pas remplaçables par des systèmes-experts et sont très épanouissants, mobilisant l’ingéniosité jusque dans l’abstraction, par exemple, le métier d’ingénieur. Manipuler des abstractions n’est pas vain, c’est en articulant la science et la technique que l’homme a pu améliorer depuis l’Antiquité ses conditions de vie. Il ne faut pas céder à trop de nostalgie des anciens corps de métiers, qui étaient souvent liés à des sociétés corporatistes pyramidales, inamovibles : né dans tel ou tel guilde, on était obligé d’y poursuivre son existence…

[Argument 1] Peu de travaux manuels ne sont pas la source d’épuisement à terme pour le corps et la pénibilité au travail est à souligner. Virgile rappelle les souffrances liées au dur labeur des champs : il en appelle à César, « sensible comme moi aux misères des campagnards » (GO 40). Il parle d’une « jeunesse dure aux travaux » (GO 100). Les cous fumants des chevaux auxquels on ôte le joug sont le symbole même de l’épuisement du corps au travail physique : « il est temps de détacher du joug les cols fumants des chevaux » (GO 105). Les cultivateurs sont souvent encouragés, tant leurs peines promettent d’être longues : « C’est un travail, mais espérez-en de la gloire, courageux cultivateurs » (G0 27). Les difficultés liées aux travaux manuels des champs viennent des nombreux aléas climatiques et des maladies qui guettent les êtres naturels : l’ouragan qui se déchaîne (GO 137), les maladies de l’air (GO 137), etc. D’où un sentiment de vanité du travail physique, si l’on n’en récolte pas les fruits : « Que leur servent leur labeur et leurs bienfaits ? Que leur sert d’avoir retourné avec le soc de lourdes terres ? » (GO 140). Les habitants sont décrits « le cou tendu », en traînant de « gémissants chariots » (GO 140). Simone Weil évoque elle aussi ce corps qui fait tellement souffrir les ouvrières qu’elles ne le sentent plus quand elles sortent de l’usine. Selon elle, la pire souffrance provient de ce qui brise « la vitalité et par conséquent la capacité de travail », d’où l’impression qu’a l’ouvrier d’être un mort tout vivant ». L’empire de la fatigue est total, le travail en usine laisse une impression de grande difficulté. Il génère le mal-être, le malaise. « La fatigue accablante, amère, par moments douloureuse au point qu’on souhaiterait la mort. Tout le monde dans toutes les situations sait ce que c’est que d’être fatigué mais pour cette fatigue-là il faudrait un nom à part ». Le corps est « vidé de toute énergie vitale ». La philosophe se souvient de ces mains gercées et coupées qui font souffrir, qu’elle lave quotidiennement dans l’eau glacée et qu’il faut frotter dans la sciure. Il s’agit de « souffrir tout cela en silence », de se déposséder de son corps qui, même en dehors des heures est tenté de « sombrer dans une demi-somnolence ». Dans son *Appel aux ouvriers de Rosières,* elle demande aux travailleurs de mentionner la douleur, elle martèle le mot « souffrance » : « Dites si le travail vous fait souffrir. Racontez ces souffrances, aussi bien les souffrances morales que les souffrances physiques ». Dans la pièce de Vinaver, on retrouve la tension qui fait que parfois le corps rompt, telle une mécanique qui s’enraye. On peut lire cette résistance coûte que coûte à travers cette comparaison ironique de Mme Alvarez qui occupe le poste de directeur administratif : « Un bon papier c’est comme un bon service des ventes ça résiste et ça fait son travail », signe que le corps des vendeurs de l’entreprise est mis à rude épreuve. Les employés sont tellement habitués à aller plus loin de ce qu’ils peuvent donner qu’ils ne ménagent pas leurs efforts et y laissent une partie de leur santé.

[Argument 2] Beaucoup de travaux intellectuels ne sont pas remplaçables par des « systèmes-experts » et même l’utilisation de ces « systèmes-experts » peut ne pas se révéler aussi asservissant que le dit Crawford. Les surveillants des machines peuvent être amenés à être formés, ce qui rapproche les scientifiques purs des techniciens, et cela peut réduire la division technique du travail, comme Weil voulait le faire. « Il faudrait donc des machines automatiques et souples », rêve-t-elle en s’adressant à Jacques Lafitte (CO 146). Il faudrait confier ce qui peut à juste titre être autonomisé aux machines, les suites et laisser aux ouvriers et techniciens imaginer les séries : « les ouvriers, tous très hautement qualifiés, passeraient le meilleur de leur temps au réglage » (CO 147). De la sorte, la division technique du travail s’atténuerait : « La distance entre ouvrier et ingénieur tendrait à s’effacer de manière que les deux fonctions puissent peut-être être assumées par un seul homme » (CO 147).

[Argument 3] Réfléchir au sens du travail, c’est bel et bien faire œuvre d’un travail de réflexion intellectuel épanouissant. Manipuler des abstractions a du bon. Ce n’est que par la science pure, la pure spéculation, que la technique peut progresser et ce n’est que par la philosophie que l’on peut interroger le sens du travail, réenraciner les travailleurs au ciel des valeurs : désir du bien, ordre, justice, partage des fruits du travail. Ces abstractions gagnent à être manipulées pour se concrétiser…C’est bien le sens que Weil voulait donner à la philosophie comme discipline susceptible d’aider l’homme à se ré-enraciner dans l’arbre des valeurs. Le désir de faire le bien, la justice, l’ordre social, l’égalité sont des abstractions, certes, mais il faut en saisir le sens pour qu’elles s’incarnent comme elles le devraient : l’âme en a besoin autant que le corps a besoin de matière pour vivre. La réflexion que mène Simone Weil sur un travail qui n’est initialement pas le sien donne du sens à sa vie : penser le travail doit permettre à l’ouvrier d’envisager sa tâche positivement en intégrant la perception de l’avenir. La projection dans le futur de l’accomplissement de la tâche doit permettre aussi un sentiment d’accomplissement de l’ouvrier : « Il faut que l’avenir s’ouvre devant l’ouvrier par une certaine possibilité de prévision, afin qu’il ait le sentiment d’avancer dans le temps ». « Ce qui abaisse l’intelligence dégrade tout l’homme ». Il faut donc permettre à l’ouvrier de comprendre la globalité de son travail. Cela mènera finalement à tenter de concevoir « la meilleure condition du travail » selon laquelle « toute la société doit être constituée d’abord de telle manière que le travail ne tire pas vers en bas ceux qui l’exécutent. Il ne suffit pas de vouloir leur éviter des souffrances, il faudrait vouloir leur joie ». Elle invite ceux qui veulent penser leur travail à réfléchir, à opérer cette catharsis. Elle leur propose ce sujet de réflexion : « Ce que c’est pour vous que votre travail ». Il faut selon elle connaître le mal dont on souffre pour pouvoir le soigner. Réfléchir sur son travail permet alors de s’éprouver soi-même, d’opérer une forme de métamorphose de l’être. « J’en suis sortie bien différente de ce que j’étais quand j’y suis entrée ». Réfléchir sur son travail engage à une catharsis permettant de formuler l’éventuelle souffrance qui y est liée et de s’en libérer. Passemar au début de la pièce raconte qu’il a remplacé chez Ravoire et Dehaze un « chef de section au service facturation qui s’était suicidé sans raison apparente » : à force de ne pas s’interroger sur des conditions de travail désastreuses, on finit par se supprimer sans rien expliquer alors que la formulation des choses aurait pu peut-être les améliorer. Pour Virgile, la réflexion de l’homme lorsqu’il travaille correspond à l’élucidation des indices que les dieux ont laissés pour aider les travailleurs. Les techniques adoptées dans le travail sont le résultat d’une collaboration entre les hommes et les dieux qui les instruisent, fondée sur une connivence, un déchiffrage des signes. C’est ainsi que Virgile nous apprend « comment le sang corrompu de jeunes taureaux immolés a souvent produit des abeilles » et que c’est Protée, un devin de Neptune qui a dévoilé à Aristée « la cause de la maladie » : il devait payer pour ce qui était arrivé à Orphée.

Conclusion : La thèse de Crawford, destinée à rappeler l’intérêt du travail manuel artisanal face à sa mécanisation dans l’usine et au travail intellectuel est intéressante, car elle conduit à une réflexion inhabituelle sur les routines qui pèsent sur les cols blancs. L’asservissement au travail menace tout un chacun. Il faut sans cesse repenser les conditions de notre travail pour qu’elles soient améliorées et que l’on s’émancipe des routines qui le gangrènent. Mais il ne faudrait pas en venir à dévaloriser tout à fait le travail purement spéculatif, qui a été une clé du progrès humain et non seulement du progrès technique. Les abstractions ne sont pas toutes condamnables, si on les pense comme des valeurs dont nous devons constamment réfléchir ensemble le sens très concret pour le vivre-ensemble. D’autre part, le travail manuel comporte souvent des efforts qui épuisent le corps et il ne faut pas minimiser l’intérêt de la mécanisation dans certains cas et la pénibilité au travail qui guette les travailleurs manuels. C’est sans doute la juste place des machines et de la numérisation, de la bureaucratisation que ce sujet invite à réfléchir in fine.